

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Naître pour mourir Journal (extraits)

Rodolphe Duguay

Volume 39, numéro 3 (231), juin 1997

Rodolphe Duguay

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31655ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Duguay, R. (1997). Naître pour mourir : journal (extraits). *Liberté*, 39(3), 64–102.

RODOLPHE DUGUAY

NAÎTRE POUR MOURIR

Journal (extraits)*

Montréal, samedi 19 janvier 1918

Cet a.p.m. mon bon ami le Rvd. F. Gonneville me présentait à notre grand artiste canadien-français, Suzor-Coté. Ce que je désirais depuis longtemps. Un jeune frère clerc St-Viateur nous accompagnait. 2 hrs. Nous frap-pions à la porte de l'atelier, magasin converti en studio au n° 26a rue Victoria¹.

« Entrez! bonjour M. l'abbé, en d'sous un homme comme nous autres. »

C'est en ces termes qu'il s'adressa à mon bon ami qui ne fut du tout offensé de l'originale salutation. J'avais apporté de petites natures mortes et des pochades de paysages. Il me corrigea d'une manière *brutale*... Je le

* Choix de textes par François Hébert, annotés par Jean-Guy Dagenais. Le journal de Rodolphe Duguay appartient aux Archives du Québec à Trois-Rivières, dont nous remercions le directeur, M. Yvon Martin, de nous avoir autorisé à en reproduire ici des extraits. Signalons par ailleurs que certains extraits du journal de Rodolphe Duguay ont déjà fait l'objet d'une publication (Rodolphe Duguay, *Carnets intimes*, présentés par Hervé Biron, Montréal, Boréal Express, 1978, 230 pages).

Par souci d'authenticité, nos interventions se sont bornées à rectifier la ponctuation lorsque le sens l'exigeait et à corriger les fautes d'orthographe. Les crochets sont de nous.

En 1918, au moment où il tient son journal, pour la période que nous reproduisons ici, Rodolphe Duguay a vingt-sept ans. (N.d.É.)

1. Cette rue, située entre McGill et la Côte du Beaver Hall, Suzor-Coté l'habita de 1916 à 1918. L'endroit servait de bureau et d'appartement. La rue elle-même n'existe plus.

laissai parler, enfin je lui dis que je ne venais pas l'embêter pour le plaisir d'avoir une correction, mais que j'étais assez vieux pour être sérieux, que je voulais poursuivre mes études en peinture. Aussitôt il changea de ton, me dit que j'avais beaucoup à apprendre, qu'il y avait du bon dans mes études. Il aima la couleur, vanta l'effet, me dit enfin qu'avec du travail je pouvais devenir grand artiste, que j'avais tout ce qu'il faut pour y arriver.

«Du travail et de l'argent, voilà ce qu'il vous faut.» La tempête était passée (ce n'était pas trop tôt). J'aurais voulu me voir dans le fond de ma chambre [plutôt] que de braver les boutades du grand peintre, comme je fus humilié! Il nous fit voir ses études, fut très aimable pour nous. Il était à modeler une vieille paysanne assise [à] tricoter. Nous nous sommes laissés bons amis. Il me dit, en me serrant la main: «Si vous avez besoin de moi, je ferai tout mon possible pour vous aider.» Il me dit aussi qu'il n'avait jamais d'élèves, que je serais le premier.

Cette visite me laissa un peu de mélancolie dans le cœur, puisqu'il le faut je boirai tous les calices mais j'arriverai.

Nicolet, jeudi 18 avril 1918

Hier a.p.m. allé faire des croquis dans les champs, accompagné de mon p'tit chien Loulou. 56 croquis depuis jeudi dernier. Je me ressens des conseils de Suzor. Deux visites à son atelier m'ont valu trois ans chez Delfosse².

22 avril 1918

Étendu du fumier aujourd'hui, fait aussi des croquis au chemin des Canards³. Que je suis heureux de vivre

2. Le peintre et professeur Georges Delfosse (1869-1939). Rodolphe Duguay travailla à son atelier de la rue Sherbrooke durant six années, soit du 4 août 1911 au 21 décembre 1917.

3. Chemin de rang à deux kilomètres de la maison de Duguay.

avec mes chers miens, et de me griser des beautés de la belle nature du bon Dieu. Quelle belle vie que celle du paysagiste!

11 novembre 1918

La guerre est finie, les alliés sont vainqueurs, les Allemands battus. Florette et moi étions à la baie chez mon oncle Ernest Lemire quand nous avons appris l'heureuse nouvelle.

23 décembre 1918

Allé au bois avec papa, c'est froid, fatigant mais c'est si beau. Que de temps perdu.

Jeudi 4 mars 1920

Allé faire voir à Suzor-Coté mon Salon du printemps, *Chenal la Ferme*⁴ à Nicolet. Il le trouva passablement bien et me donna de bons conseils.

«Les *tons*, tout le tour d'une toile, doivent être plus vapoureux, ce qui donne de l'air au tableau.»

«Concentrez l'effet, sacrifiez les autres détails qui ne font pas partie du sujet principal.»

«*Ombres*. Pas de lourdeurs, il faut que les tons chantent, c'est-à-dire que l'air doit jouer dans la moindre partie du tableau. Donc pas d'ombres massées, noirs, il y faut des gris-bleu, violets, aussi des couleurs chaudes.»

«Un gris contourne la tête des arbres qui se détachent sur le ciel, ciel et feuillage se fondent par un ton intermédiaire.»

«La technique doit différer pour les ciels, arbres, herbes, nuages etc., ce qui empêche la monotonie d'exécution.»

4. Coll. Thérèse Duguay; encadrement sculpté par l'artiste. In *Catalogue Rodolphe Duguay 1891-1973*, Musée du Québec, 1979, p. 50.

«Pas d'effets laineux, plans fermements indiqués tout en n'étant pas durs. Ne pas oublier que les lointains demandent des tons gris violacé, bleu gris.»

«Ne pas faire de fenêtres dans vos arbres, fondre, éteindre les contours des trouées surtout, à mesure qu'elles s'éloignent du centre où est l'effet.»

«Moins de duretés dans les courants qui effleurent l'eau dormante, ces petits courants sont originellement froids, pas toujours.»

«Le reflet dans l'eau est toujours plus foncé que l'objet reflété.»

«Il faut que ça chante», me dit Suzor-Coté pour dernier conseil «C'est l'air qu'il faut peindre.»

Suis allé faire voir mon travail à Dyonnet qui demeure au n° 255 Bleury⁵. Il me donna de bons conseils. «Les reflets dans l'eau se ressentent de la coloration de l'objet.» «Les verts des arbres et de l'herbe ne doivent pas être les mêmes, *observez les verts.*»

Montréal, dimanche 5 septembre 1920, 9 1/2 a.m.

Hier a.p.m. allé à confesse. Mardi matin le 31, lorsque j'arrivai à l'atelier, Suzor était couché étant arrivé le soir. Il me félicita de mon ouvrage et me dit qu'il était surpris, que ça devrait m'encourager car je voyais ce que je pouvais déjà faire, laissé à moi seul.

Il trouva *Marguerite-Marie*⁶ très bien peint surtout la figure. Il a confiance en moi, Suzor, il me dit que je ferai certainement un très bon peintre. Que le bon Dieu le veuille.

N.B. Le 2 septembre, jeudi, Suzor-Coté me donna un chèque de \$100.⁰⁰, me promettant la balance de mon passage lorsque mon ouvrage serait fini⁷. Qu'il est gen-

5. William Brymner y habita de 1909 à 1918, et par la suite Elzéar Soucy, de 1916 à 1922.

6. Cette fresque a été peinte dans l'église Saint-Raphaël de l'île Bizard.

7. *La Bénédiction des érables.*

til cet homme-là. Marie prenez soin de lui. Rodolphe Duguay⁸.

Hamel mon ami prit un abonnement à Marie Reine des Cœurs, promettant d'en collecter 10 s'il parvenait à venir nous rejoindre à Paris au printemps. Que j'écris mal que j'écris mal. R. D.

Montréal, 5 septembre 1920, 4 heures p.m.

Dimanche. Après dîner j'allai voir ma tante Séraphine sœur de la Providence. Nous avons causé de mon départ. Comme je lui parlais d'une relique de Monseigneur Ignace Bourget, relique (morceau de sa soutane que m'a donné mon ami le Rvd. Frère Lemire Gonneville) que je devais prendre, porter sur moi pour me préserver du mal de mer, elle me proposa de me faire voir le cœur de Mgr Bourget conservé à la maison mère rue Fullum. À 2 heures nous sommes allés au salut et, après, ma tante alla demander la permission à la révérende Mère Marie Julien. Elle lui demanda si c'était un monsieur prêtre, ma tante lui répondit que c'était un jeune homme qui avait confiance en Mgr Bourget et que ça me ferait un grand plaisir. Elle vint me rejoindre à l'entrée du parloir où je l'attendais et me conduisit à la salle de... la bonne sœur Marie Immaculée secrétaire était en train d'ouvrir le reliquaire. Je vis alors le beau cœur de Monseigneur Bourget (ce cœur si charitable). Elle me fit aussi voir du sang de son cœur qui est très bien conservé. Cette bonne sœur eut la gentillesse de me faire cadeau d'une petite bouteille d'alcool dans lequel le cœur de Mgr Ig. Bourget a été conservé pendant 17 ans, de 1885 à 1902. Je suis enchanté de ma visite chez les bonnes sœurs. Je veux partager ma relique avec le bon frère Gonneville.

8. Curieusement, Duguay signe souvent ses entrées et de toutes sortes de façons.

Rodolphe Duguay 710 Berri⁹.

[*Navire Scotian*, 26 septembre 1920] 8 heures 1/2 p.m.

Aussitôt notre dernière bouchée avalée nous laissons le réfectoire et montons sur le pont admirer les lueurs pourpres et jaunâtres du soleil couché. De l'autre côté la lune étalait ses reflets argentés. L'ami Poirier¹⁰ et moi avons marché quelque temps sur le pont, ce qui nous fait pas tort car il faut dire que nous faisons honneur à la table du *Scotian*; on est si bien servi. Notre bateau signale son passage, on est dans la brume. Il y a quelque chose de sinistre dans ce cri égaré au milieu de ces brumes, de cette eau profonde. Chose intéressante que ces brouillards: de loin ça nous semble des montagnes, plutôt le brouillard nous semble des montagnes dans le loin, tout au bas une ligne plus foncée donnant l'effet de ligne d'horizon.

Notre bateau avance, et [de] clair qu'était le ciel, l'eau, tout devient gris opaque, on y est, le bateau se lamente alors, tant que la montagne de vapeur n'est pas traversée. Les cris cessent, on a dépassé les brumes. Dans le moment, je suis au fumoir avec l'ami Poirier qui croque de petites têtes. On ne se couchera pas tard ce soir. Rod. Duguay.

[27 septembre 1920] 2 heures passées

Nous sommes vis-à-vis des côtes du Labrador. Très loin au nord nous apercevons comme une petite chaîne de montagnes. À l'arrière du bateau sur le pont de 1^{re} dans l'angle sud de la rampe je rêve, plutôt je ne rêve pas je ..., pour dire comme A. Daudet je suis la mouette qui voltige, la vague qui se déchire, le vent qui souffle, je suis tout excepté moi. R. D.

9. Aujourd'hui le 3902 Berri, entre les rues Duluth et Roy, où habitaient sa sœur, Florette Duguay, et le mari de celle-ci, Armand L'Archevêque.

10. Narcisse Poirier (1883-1983), paysagiste et peintre de natures mortes. Fit partie du groupe des peintres de la Montée Saint-Michel.

29 septembre 1920, vers 8 heures p.m.

Très grosse mer toute la journée, mais surtout ce soir. Heureusement que nous avons le vent à l'arrière! Cet a.p.m. j'ai jéré avec un vieux marin, un ancien marin, à bord en 3^e. Il me dit que les deux époques les plus à craindre étaient la pleine lune de mars et la pleine lune de septembre, aussi comme nous sommes en pleine lune ce vieux M. n'était nullement surpris que la mer fût grosse. Écrit à chez nous cet a.m. Passé la journée soit sur le devant ou l'arrière de l'entrepont, je veux *voir la mer* et j'en profite, *je l'aurai vue!* Que c'est beau! Dieu que c'est grand! que vous êtes puissant. Ce soir passé un bon bout de temps à admirer cet infini d'eau et de ciel. La lune perçait quelquefois à travers les nuages, quelle merveille que la nature!

Je suis très bien, la mer ne me rend pas malade du tout, j'ai le pied marin comme disent les Français. R. Duguay.

Paris, dimanche 17 octobre 1920, 9 heures p.m.

Vendredi a.m. Poirier et moi avons payé à boire, c'est l'habitude de l'atelier. Le nouveau doit payer la goutte. C'est l'entrée traditionnelle. Ce que nous avons fait après la première séance, au premier repos. Dans l'a.p.m. Poirier et moi sommes allés sur les bords de la Seine, lui pour peindre, moi pour faire du croquis. Traversé sur le fameux pont Alexandre III, le plus beau pont de Paris. Je laissai mon ami vers le milieu de l'a.p.m. Je suis passé au Grand Palais, de là je suis monté sur l'avenue des Champs-Élysées jusqu'à l'Arc de Triomphe. La première sculpture que j'ai remarquée et reconnue fut cette fameuse tête qu'on nomme *La Marseillaise*, œuvre de Rude¹¹. Revenu par l'avenue jusqu'au musée du Louvre. Dieu

11. François Rude (1784-1855), sculpteur de l'un des quatre groupes de l'Arc de Triomphe: *Le départ des Volontaires en 1792*, surnommé *La Marseillaise*.

que j'avais le cœur à pleurer cet a.p.m.-là. Le temps était si beau que ça me rappelait encore plus mon Nicolet et les chers miens.

Hier a.m. reçu ma première correction à l'Académie Julian, professeur M. Pagès¹², un Américain français m'a-t-on dit. L'autre professeur était M. Laurens¹³. Rien de plus intéressant que cet a.m. Je crois que je vais beaucoup aimer ce milieu artistique, ça me plaît. Semaine dernière c'était un homme qui posait, cette semaine ça va être la jeune fille qui a posé pour l'autre classe, joli modèle. Hier a.p.m. allé faire du croquis dans les alentours du pont Carrousel. De là je gagnai ma chambre, je me suis fait une palette qui va à l'intérieur de ma boîte à pouce que papa m'a faite avant de partir.

Ce matin allé à la messe de 8 heures à St-Sulpice, que cette église m'impressionne! Après déjeuner allé au Louvre avec l'ami Poirier. Vu la salle de peintures modernes, vu des Manet et des Monet et d'autres peintres modernes, ce qui me plaît.

Cet a.p.m. écrit tout le temps. Quelle température, il pleut depuis ce matin presque, temps ennuyant au possible. Écrit à Alfred, au Frère Gonville et fini une lettre à chez nous que j'ai commencé d'écrire hier, avant-hier. Marie, conservez la vie à papa et à maman surtout; à ma tante Odélie, Florette, Armand et à tous les miens. Je promets un abonnement à la vie, à Marie Reine des Cœurs si, lorsque je retournerai chez nous dans quelques années je retrouve papa et maman vivants, bien portants, aussi je promets de mettre en place d'honneur la statue de Marie

12. Jules Eugène Pagès (1867-1946), peintre de genre, paysagiste, né à San Francisco. Œuvres en France aux musées de Pau, de Toulouse et d'art moderne de Paris, et aux États-Unis (San Francisco, Michigan et Utah). Débute comme professeur en 1902 chez Julian.

13. Paul Albert Laurens assista son père Jean-Paul durant plusieurs années et lui succéda lors de son départ en 1917.

dans mon atelier et de faire brûler devant une lumière à tous les mois de mai, pendant tout le mois, et cela tant que je vivrai. Oui, Marie, il faut que vous me conserviez papa et maman, il le faut, oui, vous allez vouloir, je suis votre enfant, Rodolphe.

Paris, jeudi 11 novembre 1920

Hier a.p.m. j'ai fini ma composition le *Jongleur de Notre-Dame*. Quel succès vais-je avoir? Allé au cours de croquis tous les soirs, que j'aime ça, mais je ne suis pas fort. Marie, aidez-moi, faites que je réussisse. Donnez-moi du talent, entendez-vous; je me donne tout à vous et je veux devenir artiste. Ce matin, je suis allé communier, ça fait du bien. Aujourd'hui la fête de la Victoire, et translation du cœur de Gambetta au Panthéon. Vu défiler la procession, un défilé de soldats qui dura plus de 2 hrs.

Cet a.p.m. arrêté faire une petite visite à la Vierge de St-Sulpice. Cet a.p.m. arrêté avec l'ami Poirier à l'église St-Eustache¹⁴. Quelle température de chien. Humide.

Paris: chambres pas chauffées où l'on gèle tout rond (on est bien, j'étais bien à mon beau Canada) mais c'est pour mon art, je peux endurer plus encore. Pourvu que je devienne artiste et que je rende gloire à Dieu et à Marie par mes œuvres... Rod. Dug.

Paris, mercredi 8 décembre 1920, 10 heures a.m.

Ce matin je communiais, je n'aurais pas manqué l'occasion de communier le jour de l'Immaculée Conception, fête qui de toutes les autres me touche le plus.

Ce qui m'attriste c'est que Paris n'a pas l'air à s'en soucier. On dirait un jour ordinaire, du moins à mon cher pays ce n'est pas comme ça, on respecte ce titre de gloire de la meilleure des mères.

14. On y trouve entre autres le tombeau de Colbert et une Vierge exécutée par le sculpteur Jean-Baptiste Pigalle.

Paris, dimanche 16 janvier 1921, 6 heures p.m.

Vendredi, correction: je n'ai pas présenté mes deux compositions *Le Bénédicité*, j'en avais entrepris deux que je n'ai pu finir. Cette semaine nous avons *La mort de l'aïeule*.

Hier a.p.m. allé au Louvre avec Poirier, j'ai admiré Millet, Daubigny, Corot.

Ce matin allé à la messe, [cet] a.m. ai écrit chez nous et à chez Armand.

Cet a.p.m. allé au Musée Rodin avec Poirier. Pauvre Rodin d'avoir fait des choses si scandaleuses, car certains de ses dessins et sculptures sont vraiment des choses que le public ne devrait pas voir, mais je ne conteste pas son talent, c'est un sculpteur! Mon Dieu, Marie préservez-moi de faire des choses impures, faites que je me souvienne qu'un jour [je] dois mourir. Rodolphe

Paris, mercredi 23 mars 1921, 9 heures 1/4 p.m.

Ce soir ap. souper allé faire un peu de croquis sur le bord de la Seine, de là allé m'asseoir non loin du jardin des Tuileries. Mon Dieu qu'il s'en passe de bel...! Pauvre Paris... Je me suis assis et seul je contemplais la belle grande lune rousse qui montait dans une vapeur chaude au-dessus du Louvre... Vient une poule (on appelle ça une poule ici) oui, un [sic] put[a]in (en canayen), me voyant seul, me fait de la façon, vraiment elle sort tous ses airs engageants, passe et repasse, un signe de tête, puis me voyant si mort... disparaît. Maudites femmes! Elle et ses semblables... *nourriture d'enfer!* Pauvres... Pauvres elles... Marie, veillez sur moi. Rod. Duguay

Paris, dimanche de Pâques, 27 mars 1921, 8 heures p.m.

Ce matin allé à la messe de 8 heures, communiqué. Passé l'a.m. dans ma belle petite chambre, car le temps fut au froid toute la journée. Cet a.p.m. à 3 hrs je me suis

rendu à St-Sulpice pour vêpres. Magnifique sermon par le Rvd P. Rouillon. Après souper allé prendre une marche sur les quais de la Seine, côté du Louvre. Le vent froid agitait la Seine, le soleil se coucha comme il se couche chez nous au mois d'octobre et cette brise qui me pénétrait m'a rappelé mes courses solitaires par les champs nicolétains et ça sentait l'automne canadien. Entre le pont de la Concorde où je terminai ma promenade et le pont Solférino, je fus témoin d'un spectacle propre à me faire oublier mes petites misères. Couchée sur la pierre... sur la pierre, oui, une pauvre misérable entortillée dans des guénilles avait commencé sa nuit que sans doute elle continuera à la belle étoile, et le vent, le méchant vent soufflant trop fort enlevait quelques fois des coins de couvertes et la pauvresse toute raccotillée ramenait ce qui la couvrait, se faisait plus petite... Le soleil se cacha, l'air devint plus vif, j'avais froid; les cadrans de la gare d'Orléans marquaient 7 heures ¹/₂, tranquillement je remontai les quais songeant aux miséreux de Paris, à ces gueux qui souvent ne mangent pas et couchent dehors. Jésus, Marie ayez pitié d'eux. Rodolphe Duguay.

Paris, dimanche 24 avril 1921, 7 heures p.m.

Rien d'extraordinaire dans ma vie un peu monotone, heureusement que le bon Dieu, Marie, la religion enfin me soutiennent; je m'efforce de faire mon devoir et c'est là le moyen d'avoir un peu de bonheur, si j'étais un saint alors à la bonne heure possédant Jésus je ne désirerais plus rien, mais ma nature, ma pauvre nature... Pourvu que j'arrive et que je retourne avec les miens le plus tôt possible... Il est loin ce plus tôt possible... 4 ans le moins, enfin que la volonté du bon Dieu soit faite. Hier a.p.m. allé au Louvre. Hier matin communiqué ainsi que ce matin, ça fait du bien. R. Duguay

Paris, mercredi 27 avril 1921, 8 heures p.m.

N. B.: J'oubliais, à 30 ans finissent mes engagements de tempérance, engagements pris le 17 décembre 1907 au séminaire de Nicolet, je ne sais si c'est le 17 déc. mais c'est certes en 1907. J'ai tenu ma promesse n'ayant pris aucune boisson forte depuis mon engagement et je compte continuer. Le seul manquement que j'ai pu faire c'est d'avoir accepté, deux ou trois fois peut-être, des liqueurs à base d'alcool, ce que je ne savais pas au juste, sorte de chartreuse peut-être ou liqueur française... J'ai donc fait mon devoir et j'en suis satisfait. Rod. Dug.

Paris, mercredi 11 mai 1921, 6 heures p.m.

Toujours chez Julian ça va un petit peu mieux je passe une *dure période*, le cœur me saigne souvent, heureusement que je m'abandonne davantage en la volonté du bon Dieu... et ça va beaucoup mieux. Ce soir je vais veiller avec Poirier.

Paris, mercredi 18 mai 1921, 7 heures 1/4 p.m.

Je souffre énormément de ma solitude. Les Canadiens qui sont à Paris, je ne les aime pas, ce sont des *sports*, leur prétention me déplaît. J'ai le cœur bien triste, bien gros... Que je suis mal fait. Mon Dieu, Marie, Joseph... Rod.

Paris, lundi 23 mai 1921, 10 heures 1/4 p.m.

Hier soir au mois de Marie. Instruction magnifique. Marie au pied de la croix, rappelons-nous ses douleurs dans nos souffrances. Ce soir Marie donnée au genre humain, au pied de la croix en la personne de St-Jean, par son fils mourant. Comment ne pas aimer cette mère de douleurs, que de reconnaissance nous devons à Jésus de nous l'avoir donnée et à Marie d'avoir accepté. Qui ne connaît pas tout ce qu'il y a de cher dans ce nom: *ma*

mère, pour quiconque a connu sa mère, rien ne lui est si cher au monde. Oui *ça c'est vrai...* ma mère, oui, ma maman de Nicolet, elle est si bonne.

Ce matin ç'a été beaucoup mieux pour mon dessin, il me semble que je commence à comprendre, le Ciel ne m'oublie pas, Marie veille sur moi. Cet a.p.m. fait du dessin au bord de la Seine, Pont Royal, Louvre, de dessous le pont des Sts-Pères vu qu'il pleuvait, ç'a été beaucoup mieux qu'hier a.p.m. Après souper je me suis rendu à L'Hôtel Lespérance pour voir M. les abbés Laliberté, Morel, etc., ils n'y étaient pas. Allé au jardin du Luxembourg, de là au mois de Marie. Rod.

Paris, mercredi 23 novembre 1921, 8 heures 20 p.m.

Hier a.p.m. continué une vieille esquisse, *Le Reniement de St-Pierre*, ainsi que cet a.p.m. Sujet libre cette semaine. Au croquis tous les soirs chez Julian. Ça va mal, très mal sur toute la ligne, très très mal, j'ai la mort dans le cœur, oui, le cœur me fait mal, je souffre de ne pas réussir dans mon art, pauvre dessin, pauvre dessin, je ne peux bien pas t'aimer, toi. Oui j'aurai souffert dans ma vie, mon cœur aura souffert le martyr. Dieu, Marie, le ciel enfin seuls le savent. Ce matin communie à St-G. des Prés, ça fait tant de bien à moi qui en ai tant besoin. Mon Dieu merci. Marie, veillez sur votre enfant. Rodolphe.

Paris, vendredi 20 janvier 1922, 8 heures 1/2 p.m.

Mercredi matin allé communier. Hier a.p.m., je commençai un pastel, *Clair de lune par un soir d'hiver*, 1^{er} plan gauche raquetteur avec gros sac sur le dos sujet principal. L'ami Arthur¹⁵, qui est venu faire un petit tour tout à l'heure, a trouvé que c'est mon meilleur et plus beau morceau. Que j'aime ces scènes de chez nous et réellement je crois que c'est ce que je réussirai mieux, je crois

15. Arthur Lemay (1900-1944), portraitiste et caricaturiste à *La Patrie*.

avoir plus d'aptitudes pour ces scènes vécues que pour tout autre sujet de simple imagination. Enfin mon Dieu, si vous m'avez donné ce talent de chanter les *bonnes gens* de nos *bonnes* campagnes, faites que je sache vous rendre gloire tout en traitant des sujets profanes. Ce matin communié, ça m'a fait du bien et j'en ai besoin grandement. Cet a.p.m. travaillai mon pastel, j'étais à l'ouvrage lorsque vers 3 heures $1/2$ M. et Mme Bélanger¹⁶ m'arrivent, j'étais heureux de leur visite, vers 4 heures $1/2$ je descendis avec eux, coin des Sts-Pères et boul. St-Germain, Madame nous laissa et nous continuons au croquis chez Julian. Rodolphe Duguay

Paris, dimanche des Rameaux, 9 avril 1922, 10 heures $1/4$ p.m.

J'arrive de veiller chez les amis Bélanger. Ce matin communié à St-G. des Prés, acheté rameau en buis. Temps superbe toute la journée. Aujourd'hui travaillé esquisse, *Ruines antiques*, *Soir de lune*. J'en ai commencé une autre d'après l'étude faite samedi dernier le 1^{er} avril. Je sens que je fais des progrès, Marie, veillez sur moi, il me semble que c'est beaucoup mieux comme valeur. Après dîner allé m'asseoir au jardin des Tuileries tout près de la lionne de Caïn apportant un faon à ses deux petits. Je me chauffai au soleil, les oiseaux de leur chant me firent revivre des heures heureuses passées à mon chez nous du Canada. Après souper visite à ma Vierge de St-Sulpice, de là allé m'asseoir au jardin du Luxembourg, ce beau coucher de soleil qui dorait les monuments et les arbres, les *bouleaux* me firent regretter les couchants nicolétains. De là chez l'ami Bélanger où je rencontrai M. l'abbé Robert, vieux Canadien ici depuis 13 ans, un peu sourd, mais très gentil.

16. Octave Bélanger (1886-1972), paysagiste, graveur et illustrateur, fréquenta l'Académie Julian de novembre 1921 à juin 1924. L'un des amis très proches de Duguay.

Voici que depuis près d'un mois, les couleurs employées pour peindre, je m'en trouve très bien, cette palette simple me va bien, jusqu'à nouvelle modification. [Dessin d'une palette rectangulaire, numérotée de 1 à 9 à l'opposé du pouce] 1 Noir, 2 Vert Émeraude, 3 Rouge, Garance Foncée, 4 Rouge Vermillon, 5 Blanc, 6 Jaune Cadmium, 7 Ocre Jaune, 8 Terre de Sienne Naturelle, 9 Bleu Outremer. Voilà 7 couleurs et le Blanc et le Noir et j'en ai suffisamment pour mal peindre. J'ai retranché Terre de Sienne Brûlée, Jaune orange, Rouge Pouzzoles, Jaune de Naples. Enfin, je vais me servir de ma présente palette tant que je ne découvrirai pas mieux, tant que je ne sentirai pas le besoin de la modifier. Je me couche. Rodolphe Duguay.

Paris, 16 avril 1922

Tout à l'heure, après mon journal écrit, allé faire un tour au jardin des Tuileries. On fermait. Ce crépuscule bleu vert, le chant de la (marlaise)¹⁷ me rappelaient mon cher chez nous, qu'est-ce que la vie? Il n'y a que la mort de vraie, la Mort, c'est-à-dire Dieu et l'éternité. Qu'est notre cœur? Le jouet de toutes nos impressions, un petit mystère quoi. 9 hrs moins 25... Je continue la lettre à mon bon ami le frère Gonnevillle. Rod.

Paris, dimanche 30 avril 1922, 8 heures 20 p.m.

Ce matin sortant de l'église St-G. des Prés rencontra l'ami Lemay qui me remit une lettre de chez nous, de ma chère maman. Les voilà à l'ouvrage, ces chers bons parents, heureusement ils sont bien. Maman me dit que l'abbé Courchesne du Séminaire¹⁸ a parlé de moi à ses élèves, à propos de ceux qui avaient des talents et qui n'en profitent pas, paraît-il qu'il a bien confiance en moi,

17. Merle d'Amérique.

18. De Nicolet.

il croit en un futur grand artiste... Que Dieu le veuille... Mais ce cher M. Courchesne s'il savait toute la misère que me donne mon art, quel martyre de toujours *douter de soi-même*. Avant de me prendre pour exemple on devrait attendre un peu je trouve, je suis un rien, je ne fais que mon devoir à part ça... Je suis 0 moins 0... Que M. Courchesne ne soit pas déçu dans ses espérances, je prie Dieu qu'il m'aide pour sa gloire.

Toute la journée travaillai à mon esquisse *Jésus au J. des Oliviers* – j'étudie la couleur. Après souper visite à St-Sulpice, je marchai un peu. J'étais entré depuis quelques minutes que j'eus la visite de Lucile, gentille, cette petite Lucile Bélanger, elle venait me saluer avant de partir pour son couvent, elle a passé la journée chez elle. J'aime ces petits enfants, c'est si pur, si naïf, elle jasa quelques minutes, me dit bonsoir, ça m'a fait plaisir réellement.

Je te ferme de nouveau, petit journal, et quand l'autre volume en sera à la dernière page, que se sera-t-il passé, où en serai-je avec mon art? Ça me console de me savoir apprécié par un homme aussi intelligent que M. l'abbé Courchesne. Si j'arrive à mon but, j'oublierai bien des misères, des humiliations et ce sera avec un certain plaisir que je me rappellerai mes différents stages en toutes sortes de choses... Par exemple: mon séjour aux Usines Angus [à] Montréal, où pendant plus de deux mois je lavai les vitres des gros chars, j'en suis presque mort. [En] octobre - novembre - décembre 1912, je crois.

Paris, 25 septembre 1922

Samedi a.m. acheté draperies pour natures mortes, au Bon Marché. Hier midi dîner chez les amis Lemay. Dans l'a.m. cherché pour une 3^e fois, en petit, mon esquisse *Job sur son tas de fumier*. L'a.p.m. commencé en peinture. Hier soir j'étais à souper quand M. Fleury arriva, il me proposa d'aller voir jouer *Les Cloches de*

Corneville au Trianon Lyrique, place Pigalle. J'ai beaucoup aimé pièce et musique. Les rôles furent bien joués. Gaspard, superbe, et cette scène, dans le château, de le voir dans la fenêtre avec son drap blanc, faire le fantôme et cet effet de lune... Germaine, quel beau rôle, Serpolette, le Marquis, Grenicheux, le bailli, beaucoup aimé ma veillée. Rod. Dug.

Cet a.p.m. travaillé nature morte et esquisse. Cette semaine jeune fille pour modèle, elle rappelle un peu les femmes de Rubens, intéressante, grasse, courte, belle couleur, pose assez mal, elle est tout à fait pervertie, cette pauvre petite, *aucune pudeur*, aucune, ce n'est qu'un beau petit animal. Pauvres *petites femmes* que ces modèles, Jésus, Marie, ayez en pitié de toutes elles, que leur sert d'être *si jolies*. Un tour chez les amis Lemay tout à l'heure. Rod.

Paris, dimanche 1^{er} avril 1923, 10 heures 1/2 p.m.

Hier matin communiqué. Hier soir a.p.m. marche avec Arthur. Ce matin communiqué à la messe de 7hrs. à St-Germain des P. Ce matin communiqué à [la] messe de 7 hrs. Ce midi dîné chez les amis Lemay, mangé œufs au sirop, ça rappelait notre cher chez nous. Cet a.p.m. au Louvre vu particulièrement collection Thomy-Thiery, paysages de Dupré, Rousseau, Diaz, Corot, Daubigny. Dupré, voilà pour moi le plus grand paysagiste de l'École Française, belle matière, effet saisissant, bonne composition, couleur très riche... etc. que pouvons-nous exiger de plus? Rousseau m'intéresse beaucoup, ainsi que Diaz, vient ensuite Corot, avec sa facture trop légère. Daubigny est un habile photographe et mou par moments, je l'aime de moins en moins. Mon Millet est aussi très bien représenté dans cette collection. Vu d'autres salles, Chardin me plaît, Constable me donne envie d'aller le voir chez lui en Angleterre, j'irai si Dieu le veut. Ce soir veillé chez les amis Bélanger avec les amis Lemay. Rod. Duguay.

Pour un jour de Pâques c'est un peu gris, pas de soleil de la journée. R. Dug.

Paris, lundi 23 avril 1923, 10 heures 10 p.m.

La demoiselle de l'hôtel vient de me monter deux lettres, une de maman à Nicolet et une d'Armand. Celle de maman datée du 7 avril et celle d'Armand du 12. Ce pauvre Armand m'apprend que ma chère petite sœur Florette... va mourir, elle est très faible, on doit l'administrer par prudence, le médecin qui la soigne, le docteur Grenier, lui a dit (à Armand) qu'elle pouvait vivre jusqu'au mois de mai (le beau mois de Marie), Mon Dieu qu'il est dur d'être loin des siens... *pauvre vie*, Marie la sauvera peut-être, voulez-vous ma bonne mère sauver ma bonne petite sœur Florette...? Que la volonté du bon Dieu soit faite... mais c'est dur! Armand m'apprend la mort de Diane, femme de mon ami Jos Pelletier, elle est morte le 8 avril, suite d'accouchement, laisse un bébé d'une année et un de trois semaines. Diane, une grande amie de Florette. Cette pauvre petite sœur, elle est peut-être morte dans le moment... Mon Dieu, mon Dieu. Qu'elle m'aura coûté cher cette peinture.

Paris, lundi matin, 30 avril 1923, 9 heures 1/4

Je descendais ce matin pour me rendre chez Julian, comme j'avais deux lettres, une de papa à Nicolet et une de maman à Montréal, je montai les lire, elles m'ont tellement indisposé que je ne bougerai pas de ma chambre. Ma chère petite sœur est peut-être morte dans le moment, probablement morte, ce que maman me dit sur sa lettre. Papa m'écrivait pour la 2^e fois depuis que je suis à Paris. Chers parents, ils ont de la peine, pauvres eux, cher Armand, perdre sa Florette... Et cette vieille tante Odélie, ça va la faire vieillir. Pauvre vie... Pauvre vie... C'est bien triste la vie. Quand finira mon exil, *peinture!* Tu m'auras coûté trop cher, quelles joies peux-tu

me donner en retour de tant de sacrifices...? Jamais tu m'en donneras assez. Mon Dieu, Marie, veillez sur ma chère Florette, sur mes chers miens et sur moi. Que c'est dur la vie. Samedi soir soupé et veillé chez les amis Louis Armand. Hier a.m. travaillai pastel, scène d'hiver que je veux intituler *L'Hiver*. Petite maison perdue dans un désert de neige, elle est au bord de la route, loin, c'est le soir, oui, ce pastel me rappellera la mort de ma chère petite sœur Florette, durant que je le travaillais, ce pastel, ma chère et unique sœur rendait peut-être son âme à Dieu. Il faut que je sorte, prendre l'air un peu. Rodolphe Duguay.

†

Paris, dimanche 6 mai 1923, 1 heure 20 a.p.m.

Ce midi une lettre de ma tante Séraphine, sœur de la Providence, m'apprend la mort de ma chère, de mon unique petite sœur Florette. Mon Dieu que la vie est triste... Que c'est dur être loin des siens dans des semblables circonstances, que c'est dur! Que votre volonté soit faite mon Dieu, mais c'est dur! Je ne la reverrai plus... non, plus dans ce monde; pauvre elle, comme elle pleurerait à mon départ, c'est tout en larmes que je la vis une dernière fois. Elle le pressentait ce départ avant mon retour. Jésus, ayez pitié d'elle, Marie, je vous confie son âme, Cœur de Jésus, je vous confie particulièrement l'âme de ma chère Florette, elle vous aimait tant. Tant. C'est fait... Qui à présent partira le premier? C'est dur de devenir peintre, c'est dur. Ma tante m'a écrit le 25 avril, probablement le jour où ma petite sœur est morte, elle [ne] me donne aucun détail, sinon qu'elle a communiqué le matin de sa mort. Deux mille sœurs de la Providence ont prié pour notre chère Florette. Cher papa, chère maman, cher Armand, chère tante Odélie comme ils doivent souffrir... Marie, je vous les confie particulièrement. Enfin... C'est la vie, *naître pour mourir*. Je sors, je laisse la boîte, je ne peux rester seul ici.

Paris, 19 juin 1923, 9 heures 20 p.m.

Cet a.m., cet a.p.m. passés sur les bords de la Seine, rien fait, je suis complètement démoralisé. 5 H.^{1/4} cet a.p.m. allé rencontré Monseigneur B. et St.G. chez les amis Lemay. Mon S. a dit qu'il travaillerait pour me faire avoir une bourse, il est très gentil, très gentil.

Ce soir un tour chez les amis Bélanger. Hier matin reçu lettre de ma tante Virginie avec cartes souvenirs de la mort de ma chère sœur Florette. Mon Dieu, mon Dieu... je ne peux plus travailler... mes nerfs, mes nerfs! le manque d'appétit, de sommeil et *ces éternelles humiliations*, ce manque d'argent qui m'oblige à me mettre à genoux devant *tout le monde, tout le monde!* Mon Dieu! que c'est dur... mon cœur est par moments insensible mais... il se réveille des fois et il souffre de tant de renoncement. Je ne peux plus *rien faire*, ça va mal, très mal, *pauvre art* que tu m'en auras fait endurer... va. Du moins si ça marchait un peu comme je le désire et de me savoir tant obligé envers tant de protecteurs, ça m'énerve, j'ai peur de ne pas arriver à mon but... ça va mal, ça va mal... et ma chère petite sœur qui m'apparaît si souvent et ces lettres que je reçois, tout cela augmente mon mal. Chère Marie... ma bonne mère... m'abandonnez-vous...? Il ne le faut pas. Pauvre vie.

Quatre Z' Arts. Ce soir il pleut. Chez Rougot les jeunes artistes en costumes de bal mangent et s'amuse... Ça me dit rien les 4 Z' Arts, c'est si peu convenable. Mon rhume du mois de janvier ne me laisse pas vite, j'ai le nez *bouché jusqu'au fond*. Que c'est dur de devenir peintre... si j'avais su... Marie ne m'abandonnez pas... je vous aime tant. Rodolphe Duguay.

Port-Louis, dimanche 19 août 1923, 10 heures 1/2 p.m.

Cet a.m. fait un dessin vers le Kerso. Ronces, arbres, petite maison et ciel, c'est un de mes bons dessins, sinon

le meilleur. Cet a.p.m. fait ma meilleure gouache, pointe de terre, arbres et ciel nuageux, temps gris, j'en suis assez satisfait. Ce midi Mlle Gaude Buffet venue dîner avec nous. Gaude, nom breton qui veut dire Marguerite. Lohic veut dire Louis. J'étais arrivé depuis quelque temps que l'ami Bélanger m'arriva. Il trouva mes études de son goût, il est emballé de ma petite gouache du mardi 14 août a.p.m. «Arbre près de la citadelle», c'est une de mes meilleures choses, aussi ce soir en jouant au Nain Jaune, il me la demanda à acheter, je lui ai dit que je [la] lui donnerais sous condition que j'en fasse un agrandissement, je l'aime beaucoup, mais il est si gentil pour moi M. B. que je préfère lui donner cette étude. D'ailleurs je voulais lui en faire choisir une. Mon Dieu, merci des progrès que je fais, ça commence à venir un peu. Faites mon Dieu que je devienne un grand paysagiste, pour votre gloire, et mon Dieu quel meilleur moyen de se sanctifier, toujours en face de votre si belle nature... Qu'elle est belle cette Nature, le ciel des arbres, des pierres, de la terre, quoi de plus propre à élever notre cœur vers Vous. Oui, je l'aime *votre nature*, mon Dieu, oui, plus que toute œuvre d'art quelconque, plus que le plus beau modèle femme, un beau nu de femme, c'est beau... mais un beau ciel gris nuageux, de la brume, du soleil couchant, la lune, c'est encore plus beau; on n'admire pas une femme sans un petit peu de passion plus ou moins bonne, mais lorsqu'on regarde de beaux arbres qui se découpent sur votre beau ciel... c'est à vous, mon Dieu, que je pense et c'est avec vous que je voudrais être. Que font mes chers miens de Nicolet...? Rodolphe Duguay.

Port-Louis, mardi 4 septembre 1923, 6 heures 10 a.p.m.

Dimanche à la messe de 7^{1/2} h. L'a.m. dessin de rochers au Lohic, pas réussi. L'a.p.m. étude d'arbres plus loin que Riantec, superbes arbres que j'ai ratés. B. fait la

ferme tout près de là. Hier le 3 a.m. dessin, porte du cimetière et arbres, pas réussi. Hier a.p.m. étude de monticule sur lequel il y avait arbustes sur la pointe, dépression de terrain, genêts, tout un fouillis, pas réussi. Cet a.m. pointe du cimetière, étude d'arbre pas finie, cependant je les comprenais mieux. C'est difficile des arbres mais j'en ferai tous les jours, d'ici mon départ et à Paris, j'y arriverai, je le veux, je veux arriver à très bien faire des arbres, je les aime, j'aime ces terrains plats ou tout pleins de dépressions ou bien encore semés de touffes d'arbustes, de ronces, de genêts, d'ajoncs, etc., j'aime le paysage pour le paysage, quoi, le ciel et un peu de terre, ça me suffit. Rousseau aime lui aussi ces terrains tout pleins de vie, pleins de milliers de broussailles, de buissons. Je ferai des arbres et si je vais dans le Jura l'an prochain, je pourrai en rapporter de bons souvenirs.

Paris, mercredi soir, 11 mars 1925, comme la vie passe

Ce petit confident¹⁹ me dira plus tard²⁰ combien le doux Jésus m'avait réservé de bonheur pour la dernière moitié de l'année 1924. Ce bonheur se continue et à vous qui peut-être lisez ces pages griffonnées, je confesse que ce bonheur je le trouve en Jésus Hostie. Voilà *l'unique chemin* du bonheur vrai. C'est la voie de ma Petite Thérèse que je m'efforce de suivre. C'est la voie qui mène droit à Jésus droit au Père par notre si Tendre maman Marie. Merci Jésus. Merci Marie de m'avoir fait connaître Votre Petite Thérèse. Rodolphe.

Orléans, mercredi 17 septembre 1924, 3 heures 1/4 a.p.m.

L'ami l'abbé Valois et moi sommes dans un coin de bois, près de la route, bois qui est la propriété du châtelain du Château de [la] source. La concierge du

19. Il appelle ainsi ses carnets.

20. L'entrée est datée de 1925, mais figure au début du huitième carnet; les entrées de 1924 suivent.

château nous a conduit à la source du Loiret, source sortant de terre qui alimente cette rivière et fournit l'eau à Orléans. Temps magnifique, ça me rappelle mon cher Nicolet par ses après-midi d'automne. Et mon cher papa et ma chère maman, que font-ils à cette heure? Que j'aimerais les revoir... les embrasser, vivre près d'eux... ça viendra j'espère. M. l'abbé V. lit son bréviaire, pas d'autres bruits que le bruissement des feuilles que la brise agite, de petites voix d'enfants qui s'amuse plus loin à la lisière de la forêt, quelques détonations de fusil, chasseurs de la réserve de chasse du château et par intervalles les cris étouffés et lointains d'un fermier travaillant sans doute la terre. Les petits oiseaux très discrètement laissent entendre à de rares intervalles leurs petits cris saccadés, c'est charmeur et ce calme me donne la nostalgie de mon coin de là-bas, de mon Nicolet avec ses beaux arbres et ses si charmeurs paysages. Voilà la vraie Vie... il n'y en a pas d'autres... non, il n'y a que la vie en pleine campagne qui mérite le nom de *Vie*. Cette existence dans les villes n'est pas la vie, c'est une course folle vers la mort, course énervée qui nous rend fous, qui nous abrutit et qui souvent nous fait haïr ce don si grand que Dieu nous a donné, le don qu'il nous prête si généreusement, ce qui est convenu d'appeler même en ville: La Vie. Soyez glorifié mon Dieu de nous permettre de jouir d'une si belle nature. Marie, faites-moi vous aimer, aimer Jésus par vous, Marie. R. Duguay

Lisieux, 30 septembre 1924, 11 heures

Mardi a.m. au Jardin Public. Jour anniversaire de la Sainte Mort de Thérèse de l'Enfant-Jésus. La Petite Thérèse, comme on aime à l'appeler. Temps gris, nuageux. Je passai une partie de la matinée dans ce parc. Fait deux croquis crayon, projet de Tableau pour glorifier

la Si bonne Petite Thérèse. Sujet: *État d'âme de Thérèse*. Sur le premier, je la représente debout, le bras gauche levé, caressant de la main l'enfant Jésus qui se penche vers elle, tendant ses petits bras. Il est assis sur les genoux de la Vierge, assise, rayonnante, qui déploie son manteau qui se déploie sous les pas de Thérèse, des fleurs glissent du manteau et s'effeuillent jusqu'à terre dans l'herbe. Thérèse est au pied d'un gros arbre, posant amoureusement sa main sur le gros tronc rugueux. (Elle aimait tant la Nature par laquelle elle est montée jusqu'à Jésus.) 2^e [tableau]: Thérèse, assise, tient l'Enfant-Jésus debout sur ses genoux, tous deux s'entrelacent, Jésus lui passant ses petits bras autour du cou, elle le prenant avec amour au-dessous de ses petits bras et le pressant avec extase sur son cœur. La Vierge est debout, tendant son manteau disposé comme le premier, du feuillage forme le dernier plan, un gros tronc d'arbre monte à l'arrière du bras gauche de la Vierge qui est en face. Que deviendront ces projets? Ma Thérèse, il n'en tient qu'à toi de me donner le talent de chanter la gloire de Jésus par mon si bel Art. Rod.

Cet a.m. acheté images, livre d'images représentant les différentes phases de la Vie de Thérèse, acheté images détachées, un coupe-papier à l'effigie de Thérèse et des cartes postales. Ce matin communiai au Carmel et comme hier allé prier longuement à la chapelle de la Châsse de la Bienheureuse. Elle nous attire, cette Pure enfant, et de la voir représentée dans l'attitude de son dernier Soupir, dans un décor tout angélique, nous fascine, nous met des larmes aux yeux. On y voudrait passer sa Vie, aimant avec Elle ce Jésus, l'aimant par Elle car Elle l'a aimé comme nul ne put l'aimer sur la Terre. Ces jours de pèlerinage au Carmel de Lisieux seront les plus beaux Jours de ma Vie. Rodolphe Duguay

Lisieux, dimanche 5 octobre 1924, 10 heures 20

Temps pluvieux, de gros nuages que Thérèse aimait sans doute. Oui, Thérèse, tu avais raison de toujours trouver la nature belle... Grise ou dorée, l'œuvre de Dieu est poignante, elle nous porte au bien. Je remercie Dieu de m'apparenter un peu à Toi, Chère Thérèse, par ce côté, oui, je l'aime, je l'ai toujours aimée cette nature que toi aussi tu as tant chérie. Mon Dieu merci.

R. Dug.

Paris, mardi 21 octobre 1924, 9 heures p.m.

Samedi a.p.m. allé donner mes mesures pour un pardessus d'hiver, 400 F. Je rapportai mon habit noir que j'ai fait nettoyer, je le mis samedi soir, pour la 1^{re} fois depuis près de deux ans. Dimanche j'ai écrit presque toute la journée. Cet a.p.m. allé chez l'ami Lallement²¹ où j'ai déjeuné, allé faire croquis sur le bord de la Marne. Hier soir B. et moi sommes allés dîner au café Chinois près de la rue Soufflot. Nous y avons rencontré l'ami Brunet²², sommes revenus veiller chez Beaudoin²³. Brunet a le monument de Sir W. Laurier à faire pour le parlement d'Ottawa, beaucoup de talent ce garçon. Je vais communier tous les jours depuis le 28 sept., comme ça me fait du bien! Ma charmante Petite Thérèse chérie est pour moi de plus en plus aimable, mon amour grandit de jour en jour pour cette si douce Petite Vierge de *Lisieux et du Ciel*. Quelle grâce ma bonne mère Marie m'avez-vous obtenue de Jésus en me faisant connaître cette Sainte Thérèse, jamais, mon Dieu je ne pourrai vous être assez

21. Pierre-Georges Lallement (1895-1942), peintre français.

22. Émile Brunet (1892-1977), boursier du Québec en même temps que Duguay, sculpteur. Œuvres: statues d'Adélaré Godbout au cimetière de Frelighsburg et de Maurice Duplessis sur la Grande Allée à Québec.

23. Louis-Philippe Beaudoin (1900-1967) a fondé la première école d'arts graphiques en Amérique (aujourd'hui le Cégep Ahuntsic).

reconnaissant de m'avoir donné une si tendre et puissante Protectrice. Je la prierai cette Thérèse chérie qu'Elle m'accorde la grande grâce de Vous être à tous Deux, Jésus et Marie, l'enfant le plus fidèle et le plus affectueux. Que de grâces dont Elle m'a comblé depuis que je la connais, cette Enfant chérie. Mon plus grand regret est de ne pas l'avoir connue plus tôt. Enfin..., je l'aimerai autant que mon cœur a le droit de l'aimer, ce sera un peu compenser les années perdues. Le 18, samedi soir, je me fis un petit sac en chamois blanc pour y mettre mes trois si précieuses reliques de ma Thérèse Chérie. Deux sont des tissus ayant touché et servi à ma Petite Sainte, l'autre de la Terre prise sous son cerceuil lors de sa première exhumation. C'est dire que je porte sur mon cœur un peu de son Si Saint Petit Corps et ce m'est un bonheur réellement doux de sentir sur ma poitrine ces trois petites choses sanctifiées par ma douce Petite Fiancée, ma Thérèse Chérie. Comme je t'aime, Petite Thérèse ! Rodolphe.

Rome, mardi 19 mai 1925, 6 heures 1/4 p.m.

Cet a.m. au Pincio, visité Jardin zoologique et au Musée moderne où il y a de bonnes peintures. Écoles italienne, française, anglaise, toutes se confondent. Je trouve la peinture italienne, surtout le paysage, je le trouve un peu image, il y a de très bonnes exceptions cependant. Je suis fatigué de visiter les Musées et je ne désire qu'une chose, travailler dans la solitude. Ce matin au Pincio je vécus des moments réellement heureux, comme la belle nature me rapproche de mon Doux Jésus. Oui, mon Doux Maître, je te vois dans cette nature si grande, tout me porte à t'aimer lorsque perdu dans un petit coin tranquille je n'entends que le bruit des êtres qui ne sont pas des Hommes.

Lisieux, samedi 11 juillet 1925, 10 heures 10 a.m.

Ce matin, doux bonheur ! J'ai reçu mon Tendre Jésus à la table du Carmel, table où ma Petite Thérèse venait autrefois se nourrir de cette Chair adorable. Doux Jésus, comme je voudrais t'aimer comme t'aima Thérèse. Douce Petite Sœur, mon Tendre Agneau prête-moi ton cœur pour que je puisse aimer notre si tendre, notre Adorable Jésus. Après la messe je suis allé prier à la divine « Châsse ». Pure Thérèse, prends mon cœur et que comme toi je meure en disant : *Jésus... je... vous aime*. Après mon petit déjeuner, je suis allé aux Buissonnets. Lieux saints, vous prenez mon cœur. Dans le jardin, à l'arrière de la maison est un nouveau monument représentant Thérèse assise auprès de son Père, lui demandant la permission d'entrer au Carmel ; ce monument est à l'endroit où autrefois la Petite Thérèse fit sa demande à son Père à l'âge de 15 ans. Des Buissonnets, je pris la grande route et j'allai jusqu'au Calvaire ; après avoir pénétré dans un chemin couvert de verdure, je suis revenu sur mes pas, prenant une autre route qui m'a conduit en ce lieu enchanteur où je suis. Grande allée, grande route étroite où ne passe personne, bordée de grands arbres, de grands platanes. Le bruit du vent dans le feuillage, le coq, les poules, leur chant uni avec celui d'oiseaux nombreux, le bourdonnement des guêpes, même des mouches et avec ça la senteur de la douce campagne normande... Tout ce décor, cette musique et ces parfums me transportent droit au cœur de Jésus où je trouve, tout près de celui de Marie et Joseph, celui de Thérèse. Peut-être qu'autrefois... Thérèse est venue prier, admirer le coin que j'admire, peut-être Elle a ressenti ce que je ressens, peut-être aussi Elle s'est assise où je suis assis... Tendre Trésor, Tendre Lys normand, Royale Fleur du Carmel, Céleste parfum du ciel donne-moi, prête-moi ton cœur pour aimer mon Jésus, notre Petit Frère. Prête-moi-le, je te le rendrai au Ciel. Dis oui, ma Petite Thérèse,

je t'aime tant. Les petits oiseaux chantent toujours, les mouches bourdonnent toujours et le bruit du feuillage secoué par le vent chante le Doux nom de Dieu qui est le principe de toutes ces merveilles. Doux soleil normand qui discrètement parsèmes les miettes d'or sous l'ombrage des grands platanes, chante pour moi, chante par tout l'Univers la gloire de mon Divin Maître. Rod. Duguay.

Paris, jeudi 10 septembre 1925, 9 heures p.m.

Devenir peintre religieux... j'y vois beaucoup de mauvais côtés. Paysagiste serait peut-être encore la voie par laquelle je pourrais rendre plus gloire à Dieu.

Barbizon, mardi 13 avril 1926, 10 heures 20 a.m.

Dans la forêt, à la lisière: le soleil, le chant des oiseaux l'air si pur, tout cela me grise, de la vie partout même sous les feuilles mortes, bruissement de légions des tout petits êtres du bon Dieu. Beau pays de Millet. Cher beau Nicolet, coin que je désire. Chers miens. Qu'elle est belle, ta nature, Ô Bon créateur. R. Duguay.

Fontainebleau, mardi 14 avril 1926, 3 heures 1/4 p.m.

À la lisière de la forêt, non loin de la gare. Vers 11 h. 1/4 je laissais Barbizon. Ma visite à Barbizon consista surtout à la visite de l'atelier de Millet. J'y entrai vers 10 h.10. Une vieille dame très aimable, distinguée, m'accompagna à travers les pièces. L'atelier réinstallé d'après une photo prise quelques jours après la mort de Millet. Très simple, simple comme celui qui y vécut. Pauvre grand Millet... il ne t'a manqué qu'une chose, d'être plus religieux, j'espère que Dieu te l'aura pardonné.

4 heures 1/2.

Dans la forêt non loin, à 500 m au plus de la chapelle N-D. de la Garde. Comme je sens mon impuissance à traduire mes impressions du moment. Longues traînées

de lumière en certains endroits, étroites, vert frais, mauve chaud; grandes taches d'ombre, morceaux de soleil en d'autres coins, tapis merveilleusement tendu sous les jeunes sapins maigres et élancés à la tête échevelée, chant divers des oiseaux, aboiements d'un chien, bruits confus et, par moments, le calme, troublé par une seule petite voix d'un de ces petits êtres ailés. Malheureusement... le *Progrès*... par moments ronfle sur la belle route qui prolonge son long ruban gris et bleu. Bien commodes ces belles voitures, mais... comme leur luxe et leur allure vertigineuse se prêtent peu à la poésie.

Paris, dimanche 6 juin 1926, 10 heures p.m.

Ce matin reçu mon doux Jésus. Voilà l'ami vrai, le Seul. Qu'est l'amitié des hommes? Les meilleurs amis, excepté un très très petit nombre, sont souvent plus intéressés dans l'affection qu'ils nous montrent que sincères, c'est le cas de mes amis canadiens, du moins tous me donnent cette impression, même les soi-disant meilleurs, sincères. Comme je les aurais vite énumérés mes vrais vrais amis, je les connais bien. Enfin, c'est le monde, c'est la vie, il ne faut pas s'en faire, non plus trop le faire voir. Le Bon Dieu ne veut pas ces mesquineries de la part de ses enfants. Merci Mon Dieu de me faire comprendre le *néant* des hommes et la grandeur de ton Amour.

Cet a.p.m. fait en vitesse une petite esquisse de paysage, me laissant dominer par l'impression que me donne l'œuvre du grand paysagiste anglais Constable. La vie que je suis à lire et les quelques reproductions de son œuvre me font voir plus largement et plus puissamment la Nature. Il me semble que lorsque j'aurai vu Constable chez lui, en Angleterre, que mon art va s'élargir, que je vais faire un pas de géant. Je suis hanté par sa puissance de sentir le paysage, par son honnêteté comme peintre et comme *homme*. J'ai hâte de visiter les Musées de Londres,

ce que je ferai probablement au mois d'août. Vers 5 heures allé rendre visite à mon Doux Jésus Hostie à St-J.-B. de la Salle. Ce soir allé au parc Montsouris, je n'y étais pas allé depuis plus d'un an je crois, allé au-devant des fortifications par la porte Gentilly, vu un peu un ciel plus vaste et des horizons plus vastes, mais... ce n'est pas encore la belle campagne. Que la Nature me fait du bien, qu'elle me rapproche de Dieu. Merci mon Dieu de m'avoir destiné à cette carrière de paysagiste, Tu as voulu certes, tendre Maître, m'attirer à toi par le chemin le plus court, le plus propre à me tenir près de ton cœur et cette route c'est Ta grande, Ta sublime Nature, le ciel, la Terre, Toi. Rod. Duguay.

Paris, dimanche 12 décembre 1926, 11 heures 20 p.m.

Ce matin reçu mon doux Jésus dans mon cœur. Tendre Amour apprend-moi à t'aimer. Cet a.m. fait petite esquisse: *Funérailles d'Ohquouéouée* par un temps gris d'automne, une matinée, le corps d'O. est porté dans une boîte en bois brut, sur les épaules de quatre sauvages. Roger suit la dépouille de sa chère amie l'Iroquoise. Cet a.p.m. une autre: Ohquouéouée, assise près de Roger endormi au pied d'un arbre, contemple le jeune Blanc, matinée claire. Les deux sujets tirés de *Chasseurs de noix*, de Bouchard²⁴. Rod. Duguay.

Paris, dimanche 20 février 1927, 11 heures a.m.

Ma petite Thérèse chérie, si tu me fais *réussir mon Salon*, je promets \$100.⁰⁰ pour la construction de ta basilique à Lisieux et plus tard de donner un pourcentage sur toutes les peintures ou autres œuvres que je vendrai, pour l'œuvre de La Propagation de la Foi. Je te le promets, petite sœur chérie, je sais que tu peux m'obtenir cette

24. Arthur Bouchard, 1877-1960, journaliste. Son roman, publié en 1922, fait l'éloge des coureurs des bois.

faveur temporelle que tu accompagneras d'une faveur encore plus grande... l'Amour de Dieu. Plus le succès sera grand, plus en retour je te demande de me faire aimer ton Jésus *d'avantage*. Tu ne peux pas me refuser ces faveurs ma Thérèse. Rodolphe.

Paris, vendredi 18 mars 1927, 8 heures ¼ p.m.

Cette semaine l'a.p.m., allé chez Colarossi pour le portrait, j'en ai assez de ce travail d'atelier, ça *me pue* au nez, aussi, cet a.p.m. je n'y suis pas allé, je n'y retourne plus dans ces boîtes. Cet a.p.m. presque terminé une petite peinture pour donner à l'ami Lapierre²⁵ [qu'il] remettra de sa part à son ami et professeur d'autrefois, M. Montpetit²⁶ de Montréal. C'est un coin de lande d'après pochade faite à Beaumont, Hague, Normandie: temps gris, nuageux, ce n'est pas trop trop mal, je crois. Mieux que d'habitude peut-être. Doux Jésus, je t'aime. Hier matin reçu mon doux Jésus. Cet a.p.m. allé à Notre-Dame des Champs au chemin de la Croix. Rod. Duguay.

Paris, dimanche 22 mai 1927, 9 heures ½ a.m.

Ce matin reçu mon Doux Jésus à l'église St-François-Xavier, c'est la deuxième fois que je vais à la messe là. Hier soir, à 22 h. 15, arrivait au Bourget le jeune Américain Lindbergh qui est le premier à avoir traversé l'Atlantique en avion. Seul sur son *Spirit-of-St-Louis*, Lindbergh franchit d'un seul coup d'aile, par-dessus l'Atlantique, en 33 heures 30, les 6000 kilomètres qui séparent la capitale américaine de la capitale française. C'est extraordinaire! Mon Dieu, je te glorifie, je t'adore de permettre à l'homme d'accomplir de tels exploits. Il y a deux

25. Eugène Lapierre (1899-1990), organiste et biographe de Calixa Lavallée.

26. Édouard Montpetit (1881-1954), économiste et essayiste.

semaines, les deux Français Nungesser et Coli qui ont tenté le même exploit y ont malheureusement sacrifié inutilement leur vie.

Paris, mercredi 25 mai 1927, 8 heures 20 p.m.

Allé m'acheter des photos, reproductions de peintures de Millet, Rembrandt et Ruysdael. J'en ai eu pour 225 F mais quand même j'en suis heureux. Ce sera mon petit Louvre chez moi. J'en aurai encore trois en plus car la dame doit me les faire retirer plus foncées que celles qu'elle avait. Achetées chez Braun et Cie, 18 rue Louis-le-Grand.

Paris, samedi 11 juin 1927, 11 heures 1/2 p.m.

Ce soir après dîner vers 8 h. sorti pour me rendre chez mon bon ami M. l'abbé Grégoire, je le rencontrai boulevard ... avec un ami prêtre français. Je me suis rendu avec eux 24 rue Monsieur. Je montai chez monsieur Grégoire. Nous causons un peu, il me lut une pièce latine, puis ensuite avons causé. Je lui dis que mardi j'irais à Lisieux, tout en causant il m'offrit une relique de ma chère petite Thérèse, je croyais que c'était une comme celle que j'avais. Mais, non... quel bonheur, il me donna dans un petit médaillon un petit morceau d'os d'un bras de notre douce petite Sainte. C'était le plus beau cadeau qu'il pût m'offrir. J'aurais voulu lui dire toute la joie qu'il me faisait en m'offrant cette si précieuse relique, mais il y a de ces bonheurs qu'on ne peut exprimer. Douce petite sœur Thérèse, tu m'as encore exaucé... Tu me gâtes. À la veille de mon départ tu m'apportes par l'intermédiaire d'un bon ami ce que je t'avais demandé si jamais un jour il te plaisait de me donner le bonheur de posséder de toi une vraie relique. Merci ma Chérie, Petite sœur Thérèse. Je veux en retour aimer notre doux, notre si Tendre Jésus Hostie. Il m'a remis avec cette relique la feuille d'authenticité signée, par le

supérieur des Carmes à Rome, de qui il a eu la relique. Il m'a aussi donné les médailles venant de Jérusalem pour moi et papa et maman. Aussi trois chapelets pour moi mon cher papa et ma chère maman et un crucifix pour moi sur lequel il y a un chemin de croix venant aussi de Terre Sainte. Ces objets ont touché le Saint Sépulcre, le Trou dans lequel fut plantée la croix, Bethléem, [ont été] bénis par le Pape et [ont] touché la grotte de Lourdes à l'exception du crucifix pour la grotte de L. Mais par-dessus tout, ma petite relique de ma chère Petite Thérèse est mon plus cher cadeau. Je lui achèterai [un] reliquaire ou en ferai faire un. Elle sera en place d'Honneur dans mon atelier à mon cher Nicolet. Doux Jésus je t'aime. Ce matin communie. Rodolphe.

Je te demande douce petite Thérèse de prendre un soin particulier de mon bon ami M. l'abbé Grégoire, aime-le beaucoup pour le grand bonheur et le grand bien qu'il m'a fait en me donnant une relique de Toi, un si beau Trésor. Minuit sonne. Rod.

Paris, mercredi 15 juin 1927, 8 heures 10 p.m.

Hier après dîner, allé prendre une marche dans Lisieux. Le ciel avec ses gros et grands nuages était délicieux. Je me suis couché à 9 h $\frac{1}{2}$. Ce matin je me suis rendu au Carmel pour 6 h $\frac{1}{2}$ mais la messe était à 7 heures. Reçu mon Doux Jésus sous les regards de ma chère petite Thérèse et à la table de communion où Elle-même autrefois recevait son doux Jésus. Après la messe fait une visite à la Châsse. Cet a.m. allé au cimetière, pris deux photos de la tombe de Ste Thérèse, temps gris. Du cimetière allé un peu plus loin et descendu ensuite au jardin public. Vers 11 h $\frac{1}{2}$ j'allai m'acheter un petit souvenir de Lisieux, un petit broc en cuivre, normand. Retourné à la chapelle du Carmel, pour faire mes adieux à ma chère Petite Thérèse, retourné à la Châsse. Je lui demandai beaucoup pour moi et pour ceux que j'aime et

tous les autres aussi. Après déjeuner allé m'acheter petits souvenirs religieux : une image de ma Ste-Thérèse et une douzaine de ses pensées sur pétales de roses. Vers 2 h. 10, je laissais mon cher Lisieux. A 6 h $1/4$ je débarquais à St-Lazare. Pour la première fois, un individu qui était dans le même compartiment au sortir et dans la gare voulait me suivre, je le perdis en m'attardant; après avoir lui-même attendu un peu, il s'en alla. J'ai pris le métro, débarquai à Montparnasse, dîné chez Léon. C'est donc fini de voyager en terre française. Quand Thérèse irai-je de nouveau te prier chez toi...? Peut-être plus jamais... Enfin... Il faut se détacher de tout ce que l'on aime, à tout moment presque... Preuve que Dieu seul est quelque chose et que tout le reste passe, même les choses les meilleures. R. Dug.

*Ausonia, vapeur de la cie Cunard,
lundi 27 juin 1927, 4 heures $1/2$ p.m.*

Vendredi soir le 24 juin allé veillé chez mes bons amis Miller²⁷. Samedi matin allé à la messe et communiqué à St-F[rançois] Xavier pour la dernière fois à Paris. Ce fut vraiment ma messe et ma communion d'action de grâces. Mon Doux Dieu, je te dois tellement de reconnaissance pour toutes les faveurs reçues depuis que j'ai quitté mon cher Canada en 1920. De m'avoir conservé ma foi, de m'avoir préservé des femmes, de m'avoir donné pour protectrices Marie et Thérèse et enfin de m'avoir attiré à Toi mon Doux Jésus Hostie, comment pourrai-je t'en être assez reconnaissant.

Samedi matin de retour en mon atelier je me suis fait mon dernier petit déjeuner. À 8 h. $1/2$, nous arrivions à Cherbourg. À 9 h. $1/2$, nous prenions le petit bateau qui nous conduisait au large où l'*Ausonia* nous attendait. Vers 11 hres, je crois, nous nous mettions en marche... en

27. Aliéniste de Québec.

route pour le Canada. Dans le petit bateau qui nous conduisit au large nous fîmes connaissance du Révérend père A. Daridon qui fut 15 ans missionnaire dans l'ouest canadien. Homme tout à fait aimable. À la gare de Cherbourg, sur le quai j'adressais la parole à une demoiselle anglaise canadienne, plutôt juive, Mlle Regina Seiden²⁸, peintre que je connus autrefois à la Galerie des Arts de Montréal. C'est une jeune fille aimable. Hier matin à 9 h 1/2 je servis la messe pour la première fois et je reçus mon si Doux Jésus dans mon cœur. Mon Doux Amour, mon Trésor, que je voudrais t'aimer! Que deviennent mes chers miens? Cher papa et chère maman, comme votre bonheur doit être grand, je suppose. Merci mon Dieu de nous réserver des heures aussi douces. Il n'y a que celles passées près de ton cœur qui les surpassent en tendresse, car tout se divinise qui touche à ton cœur. Tangage dès l'embarquement. Hier gros vent ouest, gros tangage. Les amis M. l'abbé Deguire et M. le R. P n'étaient pas à leur aise. Moi non plus, malgré que je pus manger mes trois repas. C'était plutôt je crois de la fatigue, car ma dernière nuit me mit en état normal, aussi, aujourd'hui je n'ai plus la tête lourde.

Montréal, mardi 16 août 1927, 7 heures 1/4 p.m.

Hier matin reçu mon doux Jésus dans mon cœur. Travaillé mes dessins pour M. Coté jusqu'à 3 h. Allé faire des courses, acheté deux tubes de couleur à l'huile, jaune cadmium \$1.45 le tube. C'est épouvantable. Ce matin levé tard. Vers 9 h. 1/2 j'arrivais chez M. Poisson²⁹. Travaillé à son portrait, pas réussi, je ne le lui ai pas laissé, je l'ai brûlé à l'atelier de M. Bélanger. Cet a.p.m. travail à

28. Regina Seiden, épouse du peintre Eric Goldberg, née à Rigaud en 1897, étudia avec Dyonnet, Brymner, Cullen et à Paris à l'Académie Julian. Elle fut la plus jeune membre du Beaver Hall Hill Group créé en mai 1920. Décédée à Montréal le 11 janvier 1991.

29. Neveu de Suzor-Coté.

l'atelier de M. Bélanger. Je languis, je voudrais être à Nicolet. Mon Doux Jésus je te confie tout mon pauvre moi, corps et âme. Hier soir de 6 h ¹/₄ [à] 6 h ¹/₂ allé voir la supérieure du couvent de la Providence qui est au coin de Visitation et Lagauchetière, sœur Vitaline, ancienne supérieure de l'hospice Gamelin, en 1913, lorsque je pensionnais là. C'est une bonne grosse sœur. J'en ai assez de toujours hésiter dans la voie à suivre... le bon Dieu m'a donné du talent pour le paysage, eh bien je veux en profiter, plus de *portraits* et non plus je n'accepterai pas d'autres travaux qui sortent de ma sphère; je veux devenir paysagiste. Il n'y a que cela que j'aime. Rod.

Nicolet, samedi 27 août 1927, 9 heures ¹/₂

Allé à la poste, chez le photographe Richard, arrêté voir Oscar Lemire ouvrier, pour lui demander s'il viendrait causer du projet de construction de mon atelier. J'allais m'embarquer sur le pont qu'Alfred me rejoignit, il était venu me chercher en auto. Je passai une partie de la soirée à cause[r] avec Mlle Jeanne³⁰ sur la galerie en avant. Avons causé musique, arts en général, religion. Quelle charmante enfant, quelle âme blanche, c'est la première d'une aussi grande richesse que *je côtoie*. Doux Jésus que ton œuvre est grande! Quoi d'aussi sublime dans toute la création qu'une âme pure!

Comme il fait bon à deux âmes de se comprendre, que ces épanchements réciproques nous rapprochent de Toi mon Doux Maître Jésus! Après être entrés, Mlle Jeanne nous fit de la musique. Sa musique est le reflet de tout son être. Très bonne musicienne, très sensible, la petite Jeanne sait nous rendre heureux par son art. Doux Jésus je veux t'aimer, oui t'aimer comme un frère, te caresser comme un tout petit frère, laisse-moi t'aimer. Demain nous allons au cap de la Madeleine.

30. Jeanne L'Archevêque, née en 1901, qui deviendra sa femme en 1929 et dont il aura six enfants. Poète, essayiste et journaliste.

Nicolet, mardi 6 septembre 1927, 9 heures p.m.

Hier soir je m'endormis en pleurant, ce matin très à bonne heure je m'éveillai en pleurant. Je m'ennuie de ma petite sœur Jeanne. J'allai à la messe de 7 h., je reçus mon si Tendre Jésus, je priai pour ma Jeanne et pour moi aussi. De retour chez moi j'eus le cœur bien gros. Jeanne n'était nulle part, ni dans sa chambre, ni ailleurs dans la maison, ni dehors sur la galerie. Je m'appareillais pour travailler lorsque je reçus un téléphone de M. le curé Hébert, me demandant si je voulais aller à Arthabaska. Une demi-heure après M. Hébert était ici, je lui fis voir quelques-unes de mes peintures. Vers 10 h. nous partions.

Vu les environs de Arthabaska, M. Coté frère de Suzor. Connu aussi un M. Poisson, fils du poète, aussi le curé de l'endroit M. Coté, qui possède quatre peintures de Suzor-Coté. Sommes partis de Arth[abaska] à 4 h 20, arrivés à Nicolet ici vers 6 h $\frac{1}{4}$, avons fait près de 103 milles. Que de fois durant la journée je pensai à ma chère petite sœur Jeanne, j'eus souvent le cœur gros, je crispai souvent les lèvres pour arrêter une larme. Je priai souvent mon Doux Jésus crucifié d'avoir pitié de nous deux. De retour à la maison, la solitude, le vide me parut plus grand, le cœur me fendait, je dus lutter pour que les larmes ne paraissent pas. Je la vois partout cette chère enfant si pure, mon *rêve*! et partout elle manque. Pardonne-moi mon Dieu de tout m'être attaché à cette enfant. Vois-tu Doux Jésus, depuis si longtemps que je te prie avec la certitude qu'un jour tu me feras connaître celle qui doit partager ma vie. Une âme capable d'élever la mienne vers toi, une vierge douce et sensible me comprenant. Et voilà que des circonstances non prévues me *font vivre mon rêve*. Petite Jeanne me parut un moment celle que tu avais peut-être dû me réserver et pourtant je craignais, je trouvais cette âme sœur si au-dessus de la mienne. Je m'aperçus que son cœur s'attachait sans effort au mien, le mien sans effort au sien.

Nicolet, vendredi 9 septembre 1927, 10 heures 1/4 p.m.

Ce matin reçu mon Doux Jésus dans mon cœur, j'ai prié mon Doux Maître de prendre soin de ma chère petite sœur Jeanne et de son petit frère moi. Quel mystère, ô tendre Jésus, entoure nos deux petites vies? Cet a.p.m. avant le souper reçu une lettre de ma Jeanne, je [ne] la lus que tout à l'heure enfermé dans ma chambre. Chère vierge, aurais-je troublé ton âme, moi pauvre être que je suis? Chère enfant, tu le dis bien, prions, prions pour que ce mystère s'éclaircisse. Prions Jésus Hostie, ma chère petite sœur Jeanne, aimons-Le cet amour, oui, aimons-le tendrement. Aujourd'hui, travaillai 3^e dessin au fusain pour Suzor-Coté: *Forêt brûlée*. Je travaille dans la chambre de ma Jeanne, j'aime être là. Rod.

Montréal, mardi 20 septembre 1927, minuit

Cet a.m., suis allé chez mon cousin le docteur Lemire, de là, à l'atelier de M. Suzor-Coté. Vu M. Poisson. De là, à l'Hôpital Français. M. Suzor-Coté est mieux mais il n'est pas encore sauvé. J'étais heureux de le revoir et aussi bien. Il m'a présenté à sa garde-malade comme étant son protégé et son seul élève. Il m'a beaucoup causé, m'a conseillé de travailler beaucoup et intelligemment, que j'avais du talent et que, si je voulais, j'aurais la renommée et l'argent. J'ai vu de lui, dans sa chambre à l'hôpital, un dessin [au] fusain que le docteur lui a permis de faire. On y reconnaît encore Suzor-Coté.

Hier soir après souper, Mlle Jeanne m'a offert de l'accompagner pour aller rue St-Denis à l'académie St-Denis. Nous nous sommes parlé bien franchement. Ce matin allé à la messe de 7 h 1/2, suis parti avant Mlle Jeanne, revenu avant elle, je la croyais partie et je ne voulais pas non plus la mettre à la gêne en l'accompagnant. Cet a.p.m. du 20 septembre aura été pour moi une a.p.m. remplie de moments heureux, Jésus merci de m'avoir fait vivre avec ma chère petite sœur Jeanne de si doux

moments, dans ton temple à la porte de ton Tabernacle, sous les arbres d'automne sous un beau ciel nuageux. Mon Dieu je vous aime. Prends soin de ma Jeanne et de moi. Rod.

Nicolet, lundi soir, 3 octobre 1927, 11 heures

De retour de mon voyage à Montréal, Doux Jésus, comme je le retrouve beau mon Nicolet..., notre Nicolet. Quel rêve. Toujours Jeanne, Rodolphe, Nicolet, oui. Tendre Jésus, quel rêve. Qu'il est doux de t'aimer à deux, nous nous donnons à Toi pour toujours, dans la plaie sacrée de ton cœur nous nous cachons pour toujours, adorable Jésus, nous serons deux petites choses à toi... toujours. Prends soin de ta Jeanne et de ton Rodolphe, ils veulent tant t'aimer.



Gavotte, Pont-Aven, 14 juillet 1922 (coll. MRD)